

L'AFFAIRE LECLOU

Virginie Paquier

Du Même Auteur :

L'ENVERS DES CORPS, Roman

CODE TATTOO, Roman

OFFRE LOGEMENT CONTRE MENUS SERVICES, 3 volumes,
Roman

(Traduit en Anglais sous le titre : **Laura and Mr Solis**)

LA JOLIE VIE DE MELANIE, Roman

DEUXIEME ETAGE, RAYON HOMMES, Roman

LE DERNIER FACTEUR, Roman

C'EST COMME CA, PAPA !, Roman

AVANT QU'IL N'EN RESTE RIEN, Roman (enquêtes Leclou T4)

L'ATELIER DES CŒURS EGARES, Roman

LE CHANT DE LA BAIE, Roman (enquêtes Leclou T3)

PAGE BLANCHE, Roman

LE SOIGNEUR D'ARBRES, Roman (enquêtes Leclou T2)

CEUX DE L'UBAC, Roman (enquêtes Leclou T5)

OU SCINTILLENT LES ROCHES (enquêtes Leclou T6)

FRANCESCA, Roman

UNE FORMULE (VRAIMENT) MAGIQUE (enquêtes Leclou T7)

A L'ATTENTION DES LECTEURS :

Le lieutenant Lucien Leclou est un personnage récurrent, héros de plusieurs histoires, les Enquêtes Leclou. Ce volet raconte les débuts du policier, et pose le personnage. Il peut paraître « procédural », mais il reflète le caractère un peu à part de Leclou, peu expansif, peu communicant, précis et méthodique. Il vous permettra d'entrer dans son monde et de poursuivre avec une série d'aventures très variées.

Toutes ces histoires sont indépendantes et peuvent être lues dans le désordre. Cependant, si vous n'en avez encore lu aucune, vous pouvez suivre cet ordre ;

L'affaire LECLOU (les débuts du lieutenant Leclou T1)

Le Soigneur d'arbres (petite apparition du lieutenant et rencontre avec Macha T2)

Le chant de la baie (une enquête du lieutenant Leclou T3)

Avant qu'il n'en reste rien (le lieutenant Leclou fait une étonnante rencontre T4)

Ceux de l'ubac (une enquête du lieutenant Leclou, avec Macha, la journaliste du Soigneur d'arbres T5)

Où scintillent les roches (une enquête du lieutenant Leclou avec Macha T6)

Une formule vraiment magique (une enquête du lieutenant Leclou avec Macha T7)

ISBN : 979-10-359-2476-8

© Virginie Paquier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

- Leclou, vous vous rendez compte de ce que vous me dites ?
- Oui, chef.
- Je pense que vous n'avez pas saisi l'enjeu de ma question. Où étiez-vous mardi de dix-huit heures à dix-neuf heures ?
- Je ne sais plus.
- Cherchez bien. Mardi, c'était avant-hier, et vous êtes flic, vous avez de la mémoire, n'est-ce pas ? Alors, répondez, nom de dieu !
- J'étais ... sur les bords de rive, en contrebas. Je me suis promené.
- Tout seul ? Quel quartier ?
- Oui, j'étais seul, j'avais besoin de prendre l'air. J'étais entre le quartier des Halles et la Mandoline.
- D'accord. Il y a eu une averse violente, à ce moment-là. Vous vous êtes bien arrêté quelque part ; dans un café, une boutique ? Quelqu'un vous a vu et peut témoigner ?
- Non, je ne crois pas. Je n'ai croisé que des inconnus, des passants pressés sous leur parapluie. Je me suis abrité un moment sous un pont, mais il n'y avait personne.

— Allons bon !

Le capitaine Archibald Martin n'en pouvait plus, il était à bout. Soit le lieutenant Leclou se fichait de lui, et il ne prenait absolument pas la mesure de ce qui pouvait lui tomber dessus, soit il avait perdu la boule. Pour ne pas faire un geste qu'il regretterait par la suite, Martin se leva au beau milieu de son bureau, et le mit dehors, en le sommant de se tenir à disposition.

Lucien Leclou, vingt-six ans et nommé au commissariat de la ville de Gance depuis un peu plus d'un an, traversa tous les bureaux et quitta les lieux rapidement. Il ne répondit pas à ses collègues qui l'interpellaient au passage, curieux de savoir comment s'était passé son entretien avec le chef. Tous savaient que depuis une semaine, il avait des problèmes, et qu'il devait répondre de plusieurs accusations de tentative de chantage sur des commerçants du quartier du Centre, près de la cathédrale. Des bruits couraient dans les couloirs : le jeune lieutenant leur aurait proposé une protection contre des racketteurs venus de la capitale, en échange d'argent ou de produits de leurs stocks. Les témoignages s'étaient succédé au fil des jours, jusqu'à ce mercredi, où l'on avait appelé le capitaine Martin pendant le déjeuner, pour lui dire que sa recrue était soupçonnée de meurtre. Un malfrat nommé Planteau, récemment

arrêté pour une affaire d'escroquerie qui avait mal tourné, puis relâché, était mort la veille au soir en pleine rue des suites de coups à l'arme blanche, portés au thorax. Après recherches et analyse de la scène de crime, plusieurs indices et preuves avaient orienté les recherches sur ... le lieutenant Leclou.

Le capitaine but un grand verre d'eau et respira l'air du dehors pour se calmer. Puis il reprit le dossier d'enquête, qu'il lisait et relisait depuis la veille, sans parvenir à y croire. Voyons, on avait un témoin, un des commerçants ayant accusé Leclou, qui disait avoir reconnu le policier, alors qu'il passait devant sa vitrine, à environ vingt mètres de l'endroit où l'on avait retrouvé le corps de Planteau. Et cela, quelques minutes à peine avant l'heure présumée du meurtre, alors que la rue était totalement vide ce soir-là, à cause d'une pluie battante. Les enquêteurs avaient été alertés par un habitant rentré chez lui en soirée, tombé sur le corps étendu sans vie devant son immeuble. Ils avaient rapidement fermé la zone pour la ratisser méticuleusement, à la recherche d'indices. Ils avaient seulement trouvé, coincée dans une grille d'égout, une carte d'abonnement à un cinéma de la ville, appartenant à Lucien Leclou. Cette carte semblait avoir été charriée par les eaux de pluie le long du trottoir, comme d'autres mégots et papiers gras, jusqu'à la grille située quelques dizaines de mètres plus loin. Et après analyse, elle portait des traces de sang de la victime. Si l'on ajoutait à cela le

fait que Planteau avait été arrêté à l'époque par Leclou lui-même après des semaines de traque acharnée, et que le policier avait très mal supporté qu'on relâche l'escroc au bout de six jours, à cause d'un vice de procédure, alors qu'il était vraisemblablement responsable entre autres du suicide d'une victime spoliée et ruinée, justement amie proche du policier, cela faisait beaucoup. Même le mobile était flagrant ; la vengeance de cette amie trop naïve et trop fragile.

En tout cas, aucun autre indice n'avait été retrouvé sur place, et personne, à part le commerçant, n'avait vu quoi que ce soit. Alors, même si le capitaine Martin ne pouvait pas imaginer que son lieutenant soit un meurtrier, il y avait beaucoup trop d'éléments convergents pour lui éviter une intervention de la police des polices.

Toutefois, il voulait lui laisser une chance et comme Leclou ne semblait pas prendre conscience de la gravité de la situation, dont il avait été informé moins de quatre heures auparavant, il était curieux de savoir ce que le lieutenant allait faire en sortant du commissariat. Il se demandait quand il allait se rendre compte de ce qui l'attendait, et comment il allait réagir. Il fit venir le brigadier Fauquet et lui ordonna de le suivre discrètement.

— Il est déjà sorti, capitaine. Je ne sais pas de quel côté il est parti.

- Eh bien, cherchez-le ! Soyez efficace, et venez me faire votre rapport dans l'après-midi.
- Bien, capitaine.

Fauquet quitta le bureau avec peu de conviction, mais néanmoins son application habituelle. C'était un homme fiable, discret et très dévoué, un de ceux qui restent persuadés d'avoir épousé au travers de son métier une des plus belles vocations possibles, malgré l'ingratitude et les frustrations quotidiennes. Il avait toute la considération et la confiance du capitaine.

Pendant ce temps, celui-ci faisait réquisitionner les enregistrements des caméras de rue couvrant la plage horaire de dix-huit à dix-neuf heures le mardi, dans les quartiers de la Mandoline et du Vieux Pont, et demandait qu'on procède à un visionnage. Il voulait trouver la preuve que Leclou s'y promenait effectivement à ce moment-là. Malheureusement, il savait qu'il avait peu de chances, car les rives n'étaient pas équipées et la seule possibilité était que le lieutenant soit passé, même furtivement, dans l'angle de vue d'une caméra située plus haut. La ville, de façon générale, comportait d'ailleurs très peu d'équipements de surveillance vidéo, et faisait même partie des agglomérations les moins pourvues du pays, par rapport au nombre d'habitants. Un choix presque politique, pour cette municipalité, axée historiquement sur l'ouverture

et l'accueil. Seuls les endroits fréquentés par les plus jeunes : écoles, maisons de la jeunesse, centres sportifs, en comportaient. Evidemment, la rue où s'était déroulé le crime n'en était pas équipée, ni d'ailleurs les quelques rues adjacentes.

Lorsque Fauquet revint au commissariat, à seize heures, il prit quelques minutes pour rassembler ses notes, puis fit avertir le capitaine qu'il avait terminé son rapport. Celui-ci interrompit sa réunion de planning pour le retrouver immédiatement dans son bureau.

— Alors ?

— J'ai localisé le lieutenant en ville, là où il était censé être d'après son emploi du temps prévisionnel. Il travaille sur l'enquête de la jeune fille disparue, vous savez ? Il est allé à l'adresse des parents de l'adolescente, et il est resté une heure et demie dans leur immeuble. J'imagine qu'il a interrogé tous les voisins. Il a déjeuné au café de la gare pendant un quart d'heure, puis, il s'est rendu au lycée de la jeune fille, pour en ressortir une demi-heure après, et chez son petit ami où il est resté trois quarts d'heure. Il vient de rentrer au commissariat, juste après moi, je l'ai croisé en venant vous voir.

— Bon, très bien, Fauquet. Je vous remercie, laissez-moi votre rapport.

— Bien, capitaine.

Fauquet sortit avec soulagement. Il n'aimait pas surveiller ses collègues, et encore moins Leclou, avec lequel il avait de bonnes relations depuis son arrivée. Et il était plutôt satisfait de n'avoir rien trouvé de spécial pendant cette filature.

Du côté du capitaine, le soulagement était relatif. Certes, le lieutenant semblait n'avoir rien à cacher et poursuivait son travail comme si de rien n'était. C'était plutôt un élément en sa faveur, même s'il pouvait jouer la comédie. Mais les éléments à charge étaient trop importants, et Martin ne connaissait pas encore assez bien son collaborateur pour être complètement convaincu. D'autant plus qu'il n'avait pas reçu d'autres pièces pour étayer son avis entretemps, que les enregistrements des caméras de rue n'avaient rien donné, ou en tout cas pas d'image de Leclou, et que la procédure l'obligeait à déclarer en interne le dossier à ses supérieurs, en l'état. Puisque le jeune lieutenant était rentré, il décida quand même de le recevoir à nouveau, pour tenter une dernière fois de lui tirer les vers du nez. Il se sentait plus calme que le matin, et plus à même de se montrer patient.

Martin fit donc venir Leclou à nouveau. Une fois assis, il le regarda bien en face, et lui expliqua ce qu'il comptait faire.

- Ecoutez, je crois que vous avez compris que vous êtes le suspect numéro 1 dans la mort de Planteau, n'est-ce pas ?
- J'ai compris, mais c'est tellement gros ! Je ne peux pas croire que...
- Tous les indices concordent. Tout vous désigne. Je ne vais pas vous apprendre que ce que l'on croit ou pas, dans ce cas, n'a pas grande importance ? Donc, je vais procéder à un dernier entretien avec vous, mais ensuite, je devrai transmettre le dossier à ma hiérarchie. Vous comprenez ?
- Je comprends.
- Alors, s'il vous plaît, soyez attentif. Je vais faire un double interrogatoire. D'abord, en partant du postulat que vous êtes coupable, et ensuite, de celui que vous êtes innocent. Mais répondez-moi, bordel !
- Très bien, d'accord. D'accord.
- Donc, admettons que je sois persuadé que vous avez tué Planteau. Nous savons en effet qu'il ne s'agit pas d'un crime crapuleux car la victime portait sur elle une montre d'une valeur de plusieurs milliers d'euros, et une assez grosse somme de liquide dans son portefeuille. Rien d'autre. Donc c'est un règlement de compte ou l'œuvre d'un fou, mais vous n'êtes pas fou, n'est-ce pas ? Comment cela s'est-il passé ?

- Je ne sais pas, je ne l'ai pas tué. Je le connais, je l'ai arrêté et il a été remis en liberté alors qu'il a escroqué des dizaines de gens, et que mon amie s'est suicidée à cause de lui, mais je ne l'ai pas tué, capitaine.
- Pourtant, vous aviez de bonnes raisons de le faire ?
- Si j'étais un meurtrier, peut-être, mais je ne le suis pas.
- Comment expliquez-vous qu'on ait retrouvé sur place votre carte de cinéma, dans ce cas ?
- Aucune idée. J'ai bien perdu ma carte, je m'en suis rendu compte ce matin, lorsqu'on m'a parlé de ce meurtre et que j'ai voulu vérifier si elle était toujours dans mon porte-cartes. Je ne suis pas allé au cinéma depuis plus de trois semaines, alors, je ne m'en étais pas aperçu. C'est certainement bien ma carte, mais je ne sais pas pourquoi elle s'est retrouvée à cet endroit, à ce moment-là.
- Avec du sang de la victime, dessus.
- Oui, j'ai compris. Je ne sais pas, vraiment. Je connais cette rue, mais je n'y passe pas souvent, je n'y suis pas passé récemment.
- Et ce commerçant qui dit vous avoir vu juste avant le meurtre ?
- Je ne comprends pas, il a dû voir quelqu'un d'autre. Comme tous ceux qui m'ont accusé de chantage, je ne le connais pas. J'habite en

- dehors de la ville, je ne fais pas mes courses dans cette rue, je ne les ai jamais vus.
- Pourtant, vous aviez de bonnes raisons de vouloir éliminer Planteau, n'est-ce pas ?
 - J'avais des raisons de lui en vouloir, oui. Et sa mort ne me chagrine pas. Mais je n'allais tout de même pas le tuer, moi-même, par vengeance, en pleine rue, et risquer la prison pour lui !
 - Peut-être que vous êtes tombé sur lui par hasard, et qu'un accès de rage vous a pris ?
 - Et j'avais un couteau sur moi ? Et j'ai basculé tout à coup, je n'ai pas pu me contrôler ? Non, capitaine.
 - Il a été frappé de face, donc il a vu avancer son agresseur, et un homme de cette trempe ne se laisse pas attaquer sans réagir. Mais il y avait très peu de traces de lutte, donc il connaissait le meurtrier et ne se méfiait pas. Ce pourrait être vous.
 - C'est exact. Mais ce n'est pas moi.
 - Vous avez pu payer quelqu'un pour faire le travail à votre place.
 - Et ce quelqu'un n'a rien trouvé de mieux que de laisser ma carte de cinéma sur place, qu'il avait sur lui, on ne sait pour quelle raison ?
 - Avez-vous besoin d'argent, Leclou ?
 - Non. Je veux dire, je n'ai pas de problèmes d'argent, capitaine.

Archibald Martin regardait toujours son lieutenant dans les yeux, essayant de percevoir la moindre faille, le moindre cillement qui le trahisse. Mais il ne décela rien, pas le plus petit tremblement.

- Bon, maintenant, admettons que je pense que vous êtes innocent. Comment expliquez-vous toute cette histoire ?
- Il n’y a qu’une explication possible, capitaine. Ce n’est pas moi, même si tout laisse à penser le contraire. Donc, c’est forcément une série de coïncidences très malheureuses ; ce commerçant, comme tous les autres, s’est trompé, ma carte s’est retrouvée là par hasard et les écoulements de la pluie l’ont souillée de sang, et malheureusement, je n’ai pas d’alibi. Et il se trouve que je détestais cet homme.
- Quelqu’un aurait-il pu voler votre carte de cinéma ?
- Sans doute. Et la personne a pu la perdre dans cette rue. Ou bien c’est le meurtrier qui l’a volée, mais c’est ridicule.
- Qu’est-ce qui vous innocenterait, Leclou ?
- Je n’ai pas d’alibi, pas de preuve que je n’étais pas dans cette rue à cette heure-là. Je ne vois pas.
- Vous étiez seul, mais peut-être que vous avez téléphoné, ou reçu un appel qui prouverait au moins que vous avez décroché, et parlé avec

- quelqu'un ? On ne peut pas tuer une personne tout en discutant au téléphone.
- Non, malheureusement, je n'ai pas passé de coup de fil. J'ai reçu un appel, mais je n'ai pas répondu. J'avais éteint mon téléphone, pour être tranquille.
 - Les enquêteurs de l'inspection générale vont aller chez vous. Ils vont tout examiner, et notamment les vêtements que vous portiez ce jour-là, vos chaussures, tout.
 - Bien sûr, mais ils ne trouveront pas d'indices chez moi, c'est impossible. En revanche, j'ai tout un dossier sur Planteau à la maison. Mon amie est morte à cause de lui, et je n'ai pas été capable de le neutraliser, c'est quelque chose que je ne pouvais pas oublier, que je ne voulais pas oublier, même si c'est douloureux. Je souffrais, c'est vrai, de savoir qu'il était libre et qu'il pouvait continuer à faire du mal. J'avais rassemblé beaucoup d'éléments sur lui, des choses personnelles, des éléments à charge ... Je les ai toujours.
 - Bon. On n'a pas encore trouvé l'arme du crime. Peut-être que la solution est là. On va continuer à chercher, je vais renvoyer une équipe. Et je vais organiser dès ce soir une confrontation avec tous les commerçants qui ont porté plainte contre vous, dont celui qui dit vous avoir vu juste avant le meurtre. Ils devraient se rendre compte que ce n'était pas

vous, lorsque vous serez en face d'eux. Ce sera un début. Vous êtes d'accord ?

— Bien sûr, capitaine.

— Ensuite, il faudra que la procédure suive son cours. Je ne serai plus maître du « jeu ».

Leclou semblait vraiment croire à cette histoire de coïncidences, et s'il était innocent, le capitaine Martin s'étonnait qu'il ne songe pas une minute à une manipulation. Manifestement, quelqu'un cherchait à lui mettre sur le dos non seulement des accusations de chantage, mais même un meurtre. Etant le principal intéressé, il n'avait certainement pas assez de recul pour imaginer cette explication pourtant logique, qui aurait dû lui sauter aux yeux.

CHAPITRE 2

Entre vingt et vingt-et-une heures, les quatre commerçants plaignants se succédèrent au commissariat.

Chacun passa à tour de rôle, n'ayant pu ni se croiser ni se parler, devant une glace sans tain, au travers de laquelle il pouvait voir sans être vu. Le lieutenant Leclou se tenait de l'autre côté, seul dans une petite salle éclairée. Debout dans sa tenue de ville, pardessus et chaussures à lacets, il se prêtait volontiers à l'identification. Après quelques hésitations, justifiées par le fait que l'homme s'était présenté à eux à chaque fois avec une carte de police nominative en bonne et due forme, mais dans la pénombre du soir, et dans un laps de temps très court, les quatre commerçants confirmèrent que le policier ressemblait beaucoup à l'accusé. Mêmes vêtements, même stature, même taille,

même coiffure. Toutefois, ils reconnurent qu'ils ne pouvaient pas être sûrs à cent pour cent que c'était la même personne. L'audition de la voix du lieutenant ne donna rien de plus, car il leur était très difficile de se souvenir de son intonation précise. Celui qui disait avoir vu passer Leclou devant sa boutique juste avant le meurtre, ne pouvait pas être plus affirmatif, mais il assura encore une fois que c'était la même personne ce soir-là, que celle qui était venue lui faire du chantage.

Une fois qu'ils furent partis, Martin rejoignit son lieutenant.

— Je suis désolé, je dois transmettre le dossier, maintenant. Nous n'avons pas d'autre suspect. Et en attendant, je suis obligé de vous garder ici.

A présent, l'affaire sortait du petit giron du commissariat de province, pour se répandre auprès de la police des polices.

Jamais Leclou n'aurait pu imaginer, alors qu'il était encore élève-officier, moins de deux ans auparavant, que sa carrière commencerait de cette façon. C'était dramatique. Et qu'allait dire sa compagne ? Il allait devoir l'appeler pour lui annoncer qu'il ne rentrerait vraisemblablement pas ce soir, et lui donner un minimum d'explications.

Ebranlé, il prenait tout juste conscience qu'ici, on le croyait vraiment capable de meurtre ! Mais comment était-il possible d'imaginer cela de lui, alors qu'il était policier, qu'il avait choisi cette voie par pure volonté de servir et d'être utile, et qu'il prônait autant que possible la non-violence et la confiance en la justice ? C'est vrai, il ne s'était jamais vraiment répandu auprès de ses collègues sur ses convictions personnelles, sa vision du métier et ses penchants pacifistes. Il avait peut-être eu tort. Le capitaine Martin aurait sans doute réagi autrement, s'il avait fait un effort pour se montrer plus transparent.

A présent, qu'allait-il se passer ? L'inspection générale devait arriver le lendemain matin aux aurores, et ils se rendraient certainement tout de suite à son domicile pour fouiller son appartement. D'ici là, avant de s'installer dans une cellule de garde à vue aménagée pour lui, Leclou avait le droit de parler quelques minutes à son amie. Il composa le numéro de la maison, après avoir réfléchi à ce qu'il allait lui dire pour ne pas l'affoler. Malheureusement, il était bien obligé de la prévenir quand même.

- Ma chérie ? C'est moi. J'ai un problème, je ne pourrai pas rentrer ce soir.
- Oh ? Mais on devait sortir ! J'ai essayé de te joindre plusieurs fois. Qu'est-ce qui se passe ?

- C'est un peu compliqué. Mais demain matin, des policiers vont certainement venir à la maison pour fouiller dans mes affaires.
- Quoi ?
- Tu sais, Planteau, l'escroc retrouvé mort, mardi soir ? Eh bien, les enquêteurs sont tombés sur une carte de cinéma à mon nom sur le lieu du crime, et comme je n'ai pas pu prouver où j'étais à cette heure-là, et que tout le monde sait que je lui en voulais, ils sont obligés de me garder et de faire quelques vérifications. Mais rassure-toi, c'est juste pour respecter la procédure, c'est normal. Ils ne trouveront rien et ça n'ira pas plus loin.
- Mais c'est pas possible ! Tu leur as dit que tu n'y étais pour rien ?
- Evidemment, mais comme je te le disais, c'est la procédure, ils sont obligés. Ne t'inquiète pas, tout va bien. Laisse-les faire lorsqu'ils viendront, et répond-leur normalement s'ils te posent des questions. Tout va s'arranger.

Leclou raccrocha avec regret. Son amie allait évidemment s'inquiéter, mais il ne pouvait pas l'en empêcher. Il était très tard, à présent. Il fut conduit dans sa cellule où on lui servit un plateau-repas, puis il se coucha, et tomba dans un sommeil agité.

Le lendemain matin, il se réveilla avec des courbatures et un sacré mal de tête. Le lit d'appoint

qu'on lui avait fourni n'était pas si inconfortable, mais il y avait trop de tension dans ses muscles pour que ce repos soit efficace. En allant rejoindre le capitaine dans son bureau, après un café et un petit déjeuner rapide, il passa près de Fauquet, le brigadier, qui discutait gravement avec Lila Marois, dans le couloir. La jeune femme était lieutenant, comme Leclou, et ils avaient fait leur formation ensemble. Lila devait évidemment être au courant de ce qui se passait, comme tout le monde ; elle le salua d'un air contrit et compatissant, en lui souhaitant bon courage. Fauquet vint jusqu'à lui pour lui serrer la main avec insistance, afin de lui montrer son soutien.

La petite amie de Leclou, Elsemiek, était une vraie Hollandaise, qui avait décidé de s'installer définitivement en France lorsqu'elle était tombée amoureuse de lui, un an auparavant. Lorsqu'il l'avait vue, sa fraîcheur, sa simplicité, son naturel et son calme avaient transporté le jeune homme, qui avait tout de suite mis fin à sa relation en cours. Il s'était donné du mal pour séduire cette grande blonde aux cheveux courts. Elle poursuivait ses études de Français à la capitale et s'était déplacée dans la ville du lieutenant à l'occasion d'un stage de linguiste auprès des services de police. Dès qu'elle était tombée dans ses bras, ils ne s'étaient plus quittés, et depuis quelque temps, ils étaient installés ensemble dans une petite maison à l'extérieur de la ville. Parfaitement trilingue, la jeune

femme donnait des cours de hollandais et d'anglais et faisait des traductions pour des sociétés ou des administrations. Elle admirait son homme, qu'elle considérait un peu comme un héros. Alors, le coup de fil qu'elle avait reçu la veille au soir, la voix et le ton faussement détaché de son amoureux qui lui expliquait qu'il était soupçonné de meurtre, l'avaient mis dans un état d'angoisse tel qu'elle avait été incapable de s'endormir.

C'est donc avec une nervosité extrême qu'elle avait ouvert la porte, à sept heures du matin, à une équipe d'enquêteurs, certes aimables, mais bien décidés à ne rien laisser passer. Sans perdre de temps, ils avaient commencé à retourner les coussins et matelas, vider les tiroirs, et examiner tous les endroits où auraient pu se cacher un quelconque indice ou une pièce à conviction, une arme ou une preuve de culpabilité, ou d'innocence. Ils passèrent également tous les vêtements de Leclou au peigne fin, ainsi que ses chaussures, à la recherche de la moindre trace de sang, de peau ou de toute matière humaine exploitable. Pour finir, ils saisirent son ordinateur et ses dossiers bancaires, qui seraient épluchés par les services spécialisés.

Après deux heures de recherches, n'ayant rien trouvé de compromettant a priori, ils demandèrent à Elsemiek où elle était le mardi précédent entre dix-huit et dix-neuf heures. Elle répondit qu'elle était chez elle, avec une voisine venue prendre

l'apéritif. Elle attendait Lucien, qui n'était rentré qu'à dix-neuf heures vingt.

- Lorsqu'il est arrivé, comment l'avez-vous trouvé ?
- Bien. Il était comme d'habitude. Il avait pris une averse, alors il est allé se changer avant de nous rejoindre dans le salon. Il s'est assis avec nous et il a bu un verre de vin.
- Il a mis ses vêtements à sécher quelque part ?
- Son pardessus et son pantalon, oui, dans la buanderie. Le pantalon est toujours dans le panier de linge sale, c'est le gris. Le pardessus, il l'a avec lui.
- Vous a-t-il dit où il était cette fin de journée ?
- Il était au travail, et il m'a dit qu'il avait eu envie de marcher un peu le long de la rivière, pour réfléchir.
- Réfléchir à quoi ?
- Je lui ai posé la question plus tard, lorsque notre voisine était repartie. Il m'a dit qu'il pensait toujours à son amie décédée récemment, et qu'il avait parfois besoin de se retrouver seul pour se recueillir et faire son deuil.
- C'est lié à l'affaire de l'escroquerie, je crois ? Nous avons trouvé un dossier ici, dans le bureau, nous allons devoir le saisir. Le lieutenant Leclou en voulait beaucoup à Planteau, n'est-ce pas ?

- Il en voulait encore plus à ceux qui l'ont remis en liberté. Il ne les a pas tués pour autant.
- Avez-vous remarqué s'il vous manquait un ustensile de cuisine, un couteau par exemple ?
- Un couteau ? Non, je n'ai rien remarqué. Tous nos ustensiles sont là.
- Autre chose : savez-vous si votre compagnon a des problèmes d'argent ?
- Non, il n'en a pas.
- Quand est-il allé au cinéma pour la dernière fois ?
- Au cinéma ? Voyons... nous étions ensemble, c'était il y a trois semaines, pour voir un film hollandais.
- Vous fréquentez le centre-ville ?
- Très rarement. Nous allons au cinéma de notre quartier, le Météore.
- Lequel de vous deux conserve la carte d'abonnement ?
- Nous avons chacun la nôtre. Il m'arrive souvent d'y aller de mon côté, avec des amies.
- Vous êtes mariés ?
- Non, pas encore.
- Vous avez l'intention de retourner un jour dans votre pays ?
- Ce n'est pas prévu pour l'instant, je vis avec Lucien, nous sommes amoureux.
- Autre chose à nous signaler ?
- Je ne vois pas. Lucien est innocent, il est incapable d'une telle violence.